

Petite revue de philosophie

Couples

Pierre Bertrand

Volume 5, Number 2, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105450ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1105450ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertrand, P. (1984). Couples. *Petite revue de philosophie*, 5(2), 137–153.
<https://doi.org/10.7202/1105450ar>

Couples

Pierre Bertrand

Professeur au département de philosophie

1. Les rapports homme-femme

Bien au-delà de la pornographie, le problème qui se pose est celui des rapports entre l'homme et la femme. Encore est-ce à tort que nous généralisons, car il s'agit toujours en fait des rapports spécifiques entre un homme et une femme, tel homme et telle femme. Il semble d'une part que l'homme et la femme ne puissent réellement se passer l'un de l'autre. Ils sont liés l'un à l'autre principalement par la force du désir et, plus spécifiquement, du désir sexuel. Mais là n'est pas le seul lien. C'est qu'il semble qu'en dépit de tous les obstacles, seul un rapport entre un homme et une femme puisse permettre à l'un et à l'autre de se réaliser pleinement. Les rapports entre les sexes atteignent une profondeur, une intensité qu'on ne peut pas trouver dans les rapports à l'intérieur d'un même sexe.

Par ailleurs, et on le voit très bien de ce temps-ci, il semble aussi que l'homme et la femme soient en guerre l'un avec l'autre. Chacun est quelque part sur la défensive, comme si l'univers de l'un n'était pas celui de l'autre et qu'il en résultait forcément une forme quelconque de conflit. L'homme a peur de la femme et la femme a peur de l'homme. Ils ont peur d'être gobés, avalés, étouffés l'un par l'autre. Et pour cette raison, ils se retiennent, ils se gardent, ils s'avancent mais reculent également quand le lien risque d'être trop fort, trop impliquant. Ils ont aussi développé un énorme esprit critique l'un face à l'autre. Ils ne s'acceptent pas facilement. Ils ne se comprennent pas. Peut-être la raison est-elle qu'ils n'ont pas complètement accepté l'élément de conflit qui doit forcément exister entre eux. Ils sont pris avec le fantasme de l'amour, d'un amour plus ou moins parfait ou harmonieux, alors que dans les faits les choses ne se passent pas aussi idylliquement. Il y a un élément de guerre qui semble indépassable et qui n'est pas contraire à l'amour comme tel, mais qui en fait plutôt partie. Le conflit, et même la haine, font partie de l'amour, sont des moments de l'amour. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que tout aille pour le mieux entre l'homme et la femme. Qu'il y ait conflit ne signifie pas que chacun doive se retirer dans ses retranchements, seul un comportement qui conclut à l'échec à partir de la rencontre de l'obstacle peut aboutir là.

Il doit y avoir une grande franchise entre un homme et une femme. Et forcément, s'il y a franchise, il y a conflit, car inutile de se le cacher, il y a des choses que les sexes n'acceptent pas l'un de l'autre. Il y a donc des incidents de parcours qui sont inévitables. Inutile de jouer les vierges offensées. Inutile d'accuser tous

les autres d'hypocrites alors qu'on l'est tout autant soi-même. Ce n'est pas en blâmant l'autre qu'on peut arriver à comprendre ce qui se passe. Blâmer l'autre est un signe d'abdication.

La relation entre l'homme et la femme doit cesser d'être ce qu'elle a eu trop souvent tendance à être, c'est-à-dire la construction ou le rêve d'un petit nid douillet, confortable, où le couple se coupe plus ou moins du reste du monde pour petit à petit ne trouver que le vide et l'ennui. Il faut que l'homme et la femme constituent un défi permanent l'un pour l'autre, qu'ils se poussent en avant l'un l'autre, qu'ils se transforment l'un l'autre. Doit une fois pour toutes cesser ce rêve d'un paradis plus ou moins artificiel où les deux sexes se retrouveraient dans les bras l'un de l'autre, tout temps aboli, représentation que l'on retrouve un peu partout et principalement dans les rêves éveillés et désespérés faits par les individus isolés de notre société. L'amour est quelque chose d'infiniment plus fort, plus dangereux que cette image à l'eau de rose. Par ailleurs, couper les rapports entre les sexes, de telle sorte que chacun reste de son côté, les femmes avec les femmes, les hommes avec les hommes, est une autre solution de facilité. C'est une voie que beaucoup d'individus semblent avoir pris ces temps-ci comme par désespoir et fatigue.

Solution d'autant plus facile qu'il semble que l'on ne rencontre pas, à l'intérieur d'un même sexe, les conflits et les obstacles qui émaillent les rapports d'un sexe à l'autre. On se retrouve alors entre soi, entre nous, avec toute la sécurité que cela peut donner. Mais il semble que la plupart d'entre nous ne puissent malgré tout se contenter de ce genre de rapports, qu'il existe en dépit de tout un élan irrésistible vers l'autre sexe.

On sait, pour le constater autour de nous, à quoi aboutissent trop souvent, la plupart du temps, les rapports entre les sexes. Les couples qui existent autour de nous n'offrent rien de bien tentant. Les individus étouffent dans le couple, se laissent prendre par la monotonie de la quotidienneté et tentent d'en sortir de toutes les façons, soit par la rupture pure et simple, soit par des aventures diverses, soit par la constitution de «modus vivendi» qui ressemblent la plupart du temps plus à une résignation qu'à une situation librement acceptée. Les couples, les familles croupissent sous le sens du devoir ou des responsabilités quand ce n'est pas sous la force des habitudes et la peur de lâcher un certain confort même lorsque celui-ci existe dans une totale misère existentielle. L'homme et la femme en sont réduits à devoir «triper» l'un avec l'autre, grâce au sexe, grâce à la drogue, grâce aux enfants, bien souvent unique moyen qu'ils ont trouvé de se supporter l'un l'autre. Ou encore, chacun mène sa propre vie, indépendamment de l'autre, chacun a construit sa propre vie et son propre univers indépendamment de celui de l'autre, et c'est tout juste si on se rencontre encore dans le lit quand l'horaire concorde. Il y a beaucoup de gens aujourd'hui qui disent de belles choses sur le sort de la femme mais qui, s'ils étaient réellement sincères, s'ils parlaient réellement à partir de ce qu'ils vivent, seraient amenés à tenir des propos cyniques et désenchantés sur les relations entre les sexes.

C'est cette réalité de base effective qui m'apparaît importante et réelle, et non pas les prises de position trop faciles, bien souvent de nature trop exclusivement intellectuelle et un peu loin de la réalité vécue de la vie quotidienne. Et à ce niveau vécu de la vie quotidienne,

les choses ne se conforment pas aux modèles intellectuels qu'on voudrait leur imposer. À ce niveau vécu, il est difficile de parler en termes de domination ou de soumission, ou plutôt domination et soumission passent constamment d'un sexe à l'autre. Il ne s'agit pas de se faire la vie facile, de se flatter l'un l'autre. Parfois, il y a tendresse, et parfois il y a dureté. Parfois il y a proximité, et parfois il y a distance. Il ne faut pas non plus se fier trop exclusivement aux apparences. Tel qui semble avoir le bon bout du bâton est peut-être en fait mené par le bout du nez. Il y a renversement constant des rôles, la relation ne cesse d'évoluer, d'éclater et d'exploser, semblable à la vie. Il n'y a pas moyen de figer quoi que ce soit dans une formule vide et morte. Par exemple, le mot «égalité» n'a pas ici un sens particulièrement intense. Il ne concerne à la limite que l'extérieur des choses et non pas ce qui se brasse en dedans. Quand il s'agit de forcer l'autre à se surmonter, on n'accepte pas, sous prétexte d'«égalité», qu'il s'installe dans un certain laisser-aller. Un homme et une femme doivent sans cesse se remettre en question, sinon c'en est fini de leur relation. Quand l'enjeu est la vie elle-même, comment la vivre, et la vivre pleinement, tous les modèles proposés à la vie comme pour encadrer et endiguer celle-ci n'ont pas grande importance. Les choses se passent d'une façon tout à fait immanente entre un homme et une femme, bien au-delà de toutes les idéologies sociales. Seuls un homme et une femme bien déterminés peuvent savoir ce qu'il en est de leurs rapports, sans l'entremise de quelque représentation sociale que ce soit, et même alors ils ne le savent pas précisément, emportés qu'ils sont par le mouvement des choses, de leur relation et de leur être propre. Il est impossible de figer quoi que ce

soit dans une formule quelconque. Les formules restent, mais la vie passe.

2. Le romancier et le philosophe

Le philosophe tente de trouver une explication générale du monde, et ce faisant il se met un doigt dans l'oeil, parfois jusqu'au coude. Il vise trop grand, il vise trop gros, et pour cette raison il se retrouve les mains complètement vides. Il se prend pour Dieu, il prend le point de vue de Dieu sur la réalité et prétend en juger pour l'éternité, départager le vrai du faux, etc. Il institue la raison comme juge suprême, et en instituant la raison, c'est lui-même, philosophe, qu'il institue comme juge suprême. Cette prétention à l'universalité, à la globalité est vraiment le péché mignon, pour ne pas dire originel, du philosophe. En d'autres mots, le philosophe manque d'humilité. Il vise la transcendance, c'est-à-dire une espèce de point de vue extérieur à la réalité, et supérieur à elle. Le romancier est plus humble. Son lieu est l'immanence. Il explore ce qui est dans ce qu'il a d'empirique, d'incertain, d'obscur. Il va dans les recoins, il explore, il cherche, il erre. Et petit à petit il s'avance, s'élève à autre chose que le pur niveau de l'empirie et du chaos. Son point de vue est tout à fait immanent, il ne prétend à aucun point de vue extérieur ou supérieur, il s'avance telle une taupe, creusant son trou à l'intérieur même de la terre, et s'il sort à l'air libre, c'est à partir de la terre, et non en descendant du ciel, comme c'est trop souvent le cas pour le philosophe. Le philosophe vise la transcendance, alors que le point de vue du romancier est tout à fait immanent. Le romancier part de ce qui est et le mène à terme, le développe, le suit dans ses déplacements, ses méandres, ses évolutions. Le philosophe

cherche un principe d'explication à ce qui est, et ne séjourne pas très longtemps auprès de ce qui est, plus fasciné qu'il est par le principe d'explication qui peut s'avérer, en fait, un pur être de raison, une pure construction de l'esprit, une simple illusion.

Le philosophe cherche une unité à la réalité, il cherche un lien entre tout ce qui est, l'explication qu'il trouve se veut être globalisante, c'est-à-dire idéalement pouvoir rendre compte de la totalité du réel, du moins de sa plus grande partie. Cela s'inscrit tout à fait dans les désirs de grandeur du philosophe. Là aussi, le romancier est plus humble, son propos est plus circonstancié, il ne prétend pas rendre compte de tout, mais seulement d'une infime partie du réel, et en fait, il ne cherche pas à rendre compte, mais bien plutôt à simplement montrer. Le philosophe cherche à démontrer, à prouver la vérité de telle ou telle thèse, telle ou telle explication, alors que le romancier ne fait que montrer, sans rien prouver. Le philosophe utilise des arguments pour prouver la vérité de ce qu'il avance, alors que le romancier utilise plutôt la description, une description qui peut prendre plusieurs formes, aussi bien description de la nature, que description de la vie psychologique. Le philosophe a une prédilection pour les idées abstraites, qui n'ont pas toujours un contact évident avec le réel, il aime planer au niveau des idées, quand ce n'est pas s'écouter parler, il construit un discours et il peut facilement finir par prendre son discours pour la réalité même. Le romancier est plus prudent, il construit son discours petit à petit, morceau par morceau, ne visant pas à une explication globale de la réalité, à une vision d'ensemble, à une théorie générale, mais se contentant plutôt de construire un univers morceau par morceau sans trop chercher les

liens qui peuvent exister entre ces morceaux. Ces liens en effet peuvent être créés de toutes pièces et même s'ils satisfont intellectuellement, cela ne prouve en rien qu'ils existent bel et bien. En somme, le romancier est plus près des choses telles qu'elles sont, alors que le philosophe tente une sorte de «forcing», qui consiste à soumettre les choses à autre chose, un principe d'explication, une unité, une transcendance qui serait censé planer au-dessus du réel. Le romancier est rhizomatique, alors que le philosophe se prend pour un arbre. Le romancier parcourt la terre, alors que le philosophe descend du ciel, tel un extra-terrestre. Le romancier explore la réalité, alors que le philosophe cherche à l'expliquer, à la dominer.

Pour toutes ces raisons, le philosophe a quelque chose d'un peu anachronique. Le projet du philosophe avait un sens dans une société qui croyait encore à cette unité, cette globalité, cette totalité, par exemple dans des sociétés dominées par la monarchie, ou encore par le monotono-théisme, pour employer l'expression de Nietzsche. On croyait alors que la terre était au centre de l'univers, que le roi était le représentant de Dieu sur terre, que Dieu avait créé le cosmos et l'homme à son image. Tel était le contexte de prédilection du philosophe. Mais on ne croit plus à cela, le monde s'est effrité, disloqué, éclaté. L'unité, la totalité ont été irrémédiablement perdues. Le philosophe ne peut plus aller à contre-courant et tenter de reconstruire avec du fil l'unité ou la totalité perdues. C'est d'ailleurs ce qu'a perçu le philosophe Nietzsche, dont la philosophie est à l'image de cette nouvelle configuration du réel, à savoir en morceaux, discontinue, aphoristique, fragmentaire. Le philosophe Nietzsche a bien montré que la philoso-

phie se devait de perdre ses prétentions d'antan et d'inventer, de créer un tout autre mode d'expression. Un mode, un style d'expression qui ne consiste plus pour elle à s'élever au-dessus du réel, mais au contraire à se glisser en lui, comme le fait le romancier, mais tout de même avec quelque chose qui lui est propre, à savoir la lucidité, la capacité de comprendre, de déplacer des idées. Car, avec tout ce qui le caractérise, le roman a souvent comme défaut de rester dans la confusion, le pur délire, la gratuité et l'arbitraire, de ne rien dire de pertinent, de ne rien faire bouger. Il suffit, pour le constater, de jeter un coup d'oeil sur nos romanciers modernes. Trop de romans s'écrivent à partir d'une névrose, élevée au rang de mythe. C'est ce qu'on appelle le roman raté. La philosophie d'aujourd'hui doit donc éviter ces deux pièges, le piège de régresser, d'aller à contre-courant et de tenter une entreprise désuète, réactionnaire et impossible, sans intérêt, ou encore le piège de s'abolir purement et simplement dans les facilités du roman moderne. Tel est le défi de la philosophie de s'inventer telle qu'elle n'a jamais existé, et pour ce faire de passer à travers, à côté de tous les genres institués, pour créer un nouveau propos, une toute nouvelle musique. Sinon, d'entrer au musée, ou de disparaître.

3. Le rapport maître-disciple

Le rapport maître-disciple est un rapport d'exploitation, de dépendance, exploitation et dépendance réciproques. On peut se demander, surtout du côté des disciples, quel est l'intérêt de cette servitude? À mon sens, c'est d'abord et avant tout une question de paresse, de lâcheté. On préfère s'en remettre à un autre du soin de sa vie, plutôt que de la prendre soi-même en main. Et

surtout, c'est une question d'ignorance. On ne s'est pas rendu compte de ce qu'implique vivre. On pense que quelqu'un peut vivre notre vie pour nous, résoudre nos problèmes pour nous, ou du moins nous apporter les réponses, les solutions sur un plateau d'argent. On ne s'est pas rendu compte que les seules vérités qui comptent dans la vie, en autant que la vie intérieure est concernée, sont celles que nous découvrons par nous-mêmes, que nous voyons par nos propres yeux, sans l'aide de personne. Et qui plus est, toute aide à cet égard est plutôt une nuisance en ce qu'elle nous empêche de prendre notre vie en main, en ce qu'elle nous fait reposer dans le giron de quelqu'un d'autre.

Il n'y a pas à sortir de là. La vie est un immense défi, et elle écrase impitoyablement quiconque n'est pas capable de relever ce terrible défi. Non pas qu'elle recèle des secrets mystérieux. Mais tout simplement, chacun est aux prises avec sa propre vie telle qu'elle se déroule quotidiennement, avec tout ce qu'elle comprend, avec tout ce qu'il vit. Et on peut dire que tel est son seul lot. Tout dépend de ce qu'il fera de cela, de sa capacité de comprendre ce qui lui arrive, ce qui se passe autour de lui, tout dépend de l'énergie dont il dispose et qu'il est capable de mettre dans sa vie, afin de résoudre toutes les questions, tous les problèmes concrets qui se posent. Et pour cela, aucun maître quelconque ne peut nous aider. Tout ce que quelqu'un peut nous indiquer, c'est précisément ce qu'il y a à faire, et quant à le faire, seulement nous-mêmes en sommes capables.

À cet égard, suivre un maître est faire preuve d'un singulier manque de sérieux, comme d'une volonté de ne pas réellement prendre sa vie en main mais plutôt de

jouer le jeu de la dépendance, de se laisser exploiter, comme pour fuir sa propre vie, en espérant qu'un jour un miracle va se produire qui va venir tout résoudre d'un coup, nous donner le nirvana ou l'illumination, ou le bonheur, sans qu'on ait quoi que ce soit à faire, tout en restant les petits crétins que nous sommes. Il en a toujours été ainsi. L'homme rêve du paradis, de l'immortalité, de l'éternité, de la perfection, de la réalisation de soi tout en ne faisant rien réellement pour y parvenir, en pensant que c'est son petit être étroit, mesquin, ignorant qui va entrer tout droit au paradis, qui va accéder tel quel à l'illumination. C'est ce qu'on appelle rêver en couleurs.

Or, plutôt que de rêver, d'aspirer, de fantasmer, d'avoir un idéal inaccessible, pourquoi ne serions-nous pas plus concrets, plus humbles, et pourquoi ne nous en prendrions-nous pas plutôt à ce qui se passe effectivement dans notre vie telle qu'elle est, telle qu'elle se déroule. Car il est bien certain que la seule vie qui est la nôtre, et donc qui sera la nôtre, est celle qui se déroule d'ores et déjà. C'est la seule vie, la seule réalité qui importe. Et tant que nous ne faisons rien de concret par rapport à elle, tout ce à quoi nous pouvons rêver ou aspirer reste des chimères. Donc, au lieu de mettre notre énergie à rêver, à suivre tel ou tel maître sous prétexte que celui-ci va opérer le miracle, va nous conduire par la main à notre libération, l'énergie serait mieux employée à tenter de comprendre notre propre vie dans tous ses aspects, dans tous ses détails. Tant qu'on ne se connaît pas, ne se comprend pas soi-même, rien n'est possible, nous sommes pris dans un leurre. Il faut se comprendre soi-même, non pas selon tel ou tel, tel ou tel maître, psychologue, philosophe, mais par nos propres yeux, en déplo-

yant notre propre énergie, par notre propre attention, observation, grâce à notre propre passion, intensité. C'est l'unique façon de se connaître, en vivant les yeux éveillés, en questionnant tout, en se laissant traverser par ce qui arrive, en étant des sortes de portes ouvertes, sans idéal, sans aspiration, sans comparaison, en étant tout yeux, tout oreilles, en remettant en question, en n'étant jamais satisfait, mais au contraire toujours insatisfait, non pas l'insatisfaction de l'enfant gâté mais de celui qui n'accepte pas la médiocrité dans laquelle la société baigne. Qui n'accepte pas les règles du jeu, qui est possédé d'une curiosité inépuisable, insatiable, et qui est déterminé à comprendre la vie, dans tous ses aspects.

Pour cela, tout maître ne peut être qu'une nuisance, qu'une baisse d'intensité, d'ardeur, tout maître ne peut être qu'une diversion, qu'une fuite de ce qui est. Or ce qui est, est notre seul lot. Nous n'en avons pas d'autre. Notre vie est tout ce que nous avons, tels que nous sommes, avec notre caractère, notre personnalité, les relations que nous entretenons, etc. Et il n'y a pas de solution, il n'y a pas de vérité sur un plateau d'argent qui pourrait nous être offerte. Nous sommes condamnés à être seuls, fondamentalement seuls, et à tâtonner dans le noir, sans savoir, en découvrant nous-mêmes ce qui en est de la vie, quelles sont les lois de la vie et de la nature, nous seuls pouvons régler quelque problème que ce soit dans lequel nous pouvons être pris. Personne ne peut nous aider vraiment. Notre lot est l'ignorance et le risque, le risque inhérent à toute vie qui ne comporte pas de recette ni de solution trouvée d'avance, mais qui est l'aventure sans garantie de tout être vivant.

4. L'homme et l'animal

Les êtres humains ont tendance à se croire supérieurs aux animaux. Parce qu'ils ont vaincu ceux-ci, ils se croient supérieurs. Mais qu'en est-il vraiment? Fions-nous à nos impressions. Les animaux semblent infiniment plus intenses, plus présents que la plupart des êtres humains. Les animaux sont présents dans tout ce qu'ils font, leurs jeux comme leur prudence. Ils sont très vigilants. C'est que tout pour eux est encore, comme au début de la création, une question de vie et de mort. Un manque d'attention peut signifier pour eux la mort. Il n'en est pas tout à fait de même chez les êtres humains. La plupart sont lassés, blasés de la vie, ils ne sont présents à presque rien, toujours seulement à demi là, se reposant dans une illusoire sécurité. L'être humain n'a pas l'impression, comme c'est le cas pour l'animal, que sa vie est en jeu, en question à chaque instant. D'où un incontestable relâchement.

Les animaux sont donc, en général, plus intenses que les être humains. Ils sont aussi en général moins malades psychologiquement. Ils sont guidés par l'instinct, leur intelligence est encore instinctive, alors que l'intelligence de l'homme a eu tendance à quitter la sphère de l'instinct pour celle de la pensée et tout ce qu'elle implique. Ce type d'intelligence qu'on retrouve chez l'être humain, fait d'habileté, de ruse, de calcul, s'il a produit l'univers technologique dans lequel nous nous trouvons, a aussi produit les innombrables problèmes qui mettent en péril notre propre survie, armements, pollution, destruction, etc. Est-ce là encore un signe d'intelligence, que d'en arriver à mettre en jeu sa propre existence, à force d'ambition, de vouloir toujours

plus, d'insatisfaction, de poursuite du plaisir sous toutes ses formes, y compris ses formes les plus débilitantes?

On peut préférer à cela l'intelligence animale. Ce n'est pas surprenant que même les animaux domestiques nous apparaissent souvent plus vivants que leurs maîtres. C'est comme si l'animal, même enfermé dans son instinct, avait accès à une dimension de l'existence à laquelle n'a pas accès la majorité des hommes, c'est-à-dire une dimension de parfaite harmonie avec l'environnement, avec la nature, puisque l'animal, tout comme l'homme d'ailleurs, est un produit, une partie de cette vaste nature, qui ne comprend pas seulement ce qu'on trouve sur la terre, et la terre elle-même, mais le cosmos. L'homme n'a pas réussi à s'adapter à cette nature et à ce cosmos. Il n'a pas réussi à comprendre profondément à vivre en harmonie avec eux. C'est comme si l'homme avait été happé par les exigences de sa propre nature, et notamment par un développement extraordinaire, et on pourrait même dire monstrueux, de son intellect, au détriment des autres facultés ou capacités. Et avec cet intellect, créateur de science et de technologie, il a construit ce monde civilisé dans lequel nous nous trouvons à la fois pour notre confort et notre peur.

L'homme a toujours eu tendance à se prendre pour le nombril du monde. Se croyant créé directement par Dieu, occupant un lieu situé au centre de l'univers, maître des animaux et de la nature, il s'est toujours fait la part belle. C'est ainsi que sans vergogne il s'est mis à détruire tout ce qui l'entourait. Il s'est créé un Dieu à son image pour se glorifier lui-même dans cette figure d'une sorte de surhomme, d'intellect tout-puissant, d'organisme parfait. Il a attribué à ce Dieu des caractéristiques qui

étaient les siennes, volonté, capacité de produire, de créer, de fabriquer, et s'est mis à réfléchir sur l'univers de manière anthropomorphique et anthropocentrique, comme si l'univers ressemblait à l'homme et avait été construit pour lui, pour son bien. Dieu avait créé l'univers comme un architecte construit une maison ou un horloger une montre. Dieu visait un but comme le fait l'homme dans ses entreprises. Dieu punissait et récompensait comme l'homme le fait dans ses sociétés. Et comme l'homme ne voulait pas mourir, menant une vie en contradiction avec la mort, eh bien il n'allait pas mourir, son âme allait vivre éternellement. Les tremblements de terre, les ouragans, les animaux dangereux, les chiens en rage, puisqu'ils nuisaient à l'homme, étaient le Mal, représenté ultimement par le Diable, pendant et frère ennemi de Dieu. Et tout ce qui plaisait à l'homme devenait le Bien, Beauté ce qui flattait ses sens, Vrai ce qui correspondait à son cerveau, etc. L'homme établissait donc un univers à sa mesure, un univers qui lui soit familier, dans lequel il puisse se retrouver, un peu comme une ville, où tout est produit par le cerveau humain, où l'homme est entièrement entouré de connu.

De plus en plus, l'homme a été arraché à cet univers trop familier, trop faussement sécurisant. Il a été projeté dans le cosmos, sur une planète à la dérive, sans direction ni but, un parmi l'innombrable. Il s'est fait à l'idée d'avoir des compagnons inconnus sur d'autres planètes qui pourraient avoir avec nous les mêmes rapports que nous avons avec les animaux. Il n'est plus au centre de rien, et par là même il perçoit le caractère anthropomorphique de sa conception de Dieu, idéalisation et exaltation de l'homme lui-même. Il se rend bien compte que ce qui est Mal pour lui, par exemple un

tremblement de terre, en ce qu'il tue des milliers d'êtres humains, au niveau de l'économie générale de la nature et du cosmos, n'est ni Mal ni Bien. Cela est, tout simplement. Ce sont là des événements, aussi catastrophiques soient-ils. L'homme tout entier viendrait-il à disparaître de la surface de la terre, dans l'économie générale du monde, cela ne ferait pas plus d'effet, ou tout autant, que la disparition des dinosaures à la suite des dernières grandes glaciations. L'homme est un morceau de la nature globale, et il n'est pas sûr qu'il soit le morceau le plus réussi, du moins si on se donne la peine de contempler un peu l'exemplaire moderne. L'homme passera comme est passé tout le reste.

L'homme est lui-même un animal qui s'est caractérisé par un développement particulier du cerveau, au point d'envahir la terre, et grâce à l'habileté technique de ce cerveau d'avoir raison des autres êtres vivants. Mais cette habileté est telle que l'être humain est en passe d'avoir raison de lui-même, dans une sorte d'apocalypse qui soit comme une fête funèbre et un dernier souvenir que l'homme puisse laisser à la terre. Tout ce à quoi l'homme peut toucher, il le détruit, le corrompt, le pollue. Heureusement qu'il ne peut toucher ni le soleil, ni les étoiles, ni la plupart des planètes du système solaire.

Seule une minorité d'êtres humains réussit à dépasser ce sort et à retrouver un contact vital avec le reste des êtres vivants. Ce contact se fait dans une certaine dimension à laquelle la plupart des humains n'ont pas accès, la dimension qui est celle de l'animal marchant dans le champ, grimpant dans l'arbre, nageant dans l'eau, et volant dans l'air. Une dimension de silence, par delà la pensée.